

«Ce n'est pas un TOC, mais c'est difficile à gérer»

David Brollet collectionne des œuvres d'art contemporain, notamment d'artistes africains. Il nous ouvre les portes de sa caverne d'Ali Baba

Marianne Grosjean

@marianne7687

Chez David Brollet, l'art est partout. On a d'ailleurs failli s'asseoir dessus par inadvertance, dans son appartement thônésien: diantre, ce n'était pas une chaise, mais une œuvre de Kolkoz... Dans le capharnaüm du salon, difficile de faire la différence. «J'ai acquis plus de 600 œuvres», annonce fièrement David Brollet, la cinquantaine bien portante. S'il a commencé à s'intéresser à l'acquisition d'œuvres d'art à 18 ans avec un goût tout hétéroclite, il voue une véritable passion aux créations d'artistes africains depuis quelques années. Outre la gestion de sa collection, celui dont la famille dirige la régie immobilière genevoise du même nom compte «beaucoup d'autres activités»: «Je suis dans l'*entertainment* business, producteur, acteur, chanteur. Et mécène et philanthrope», énumère-t-il sur le ton du chauffeur de taxi qui ferait aussi pizzaiolo, guitariste et chippendale.

Avec une minutie ostentatoire, David Brollet chausse des gants de coton blanc pour se saisir des pièces étalées en vrac



«Il m'est arrivé d'avoir des coups de cœur sans acquérir l'œuvre parce que je n'aime pas l'artiste»

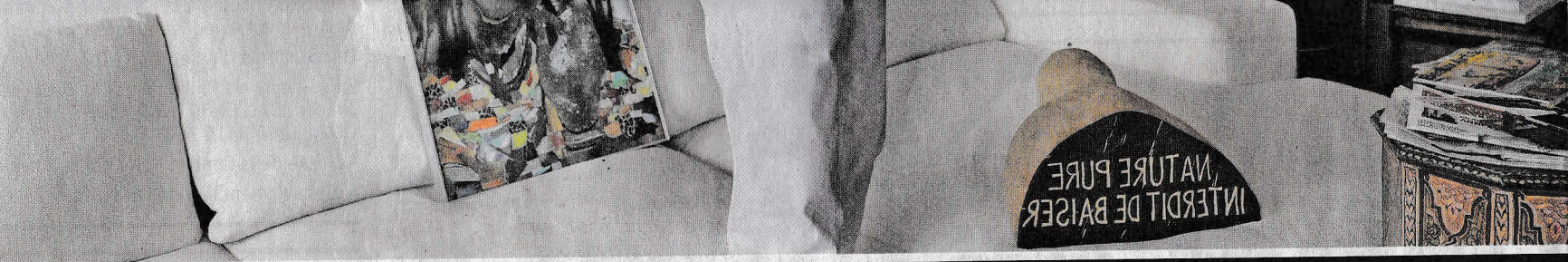
David Brolliet

Collectionneur d'art

sur le canapé blanc, sorties du dépôt pour l'occasion. «Je ne veux pas qu'il y ait des traces, par respect des œuvres. Elles restent la propriété spirituelle de l'artiste», souffle David Brolliet avec déférence. Une sculpture de fer formée de figurines de chaises empilées attire notre attention: «Cette statue d'Ousmane Dia, un Genevois d'origine sénégalaise et enseignant d'art au DIP, représente un monde en perdition. Voyez comme la base de la structure est stable et comme la chaise se transforme vers le haut, elle perd son dossier», s'illumine le passionné.

Pour David Brolliet, collectionner est un virus: «On est un petit peu dévoré. Ce n'est pas tout à fait un TOC, mais ça devient compliqué à gérer. Je stocke les œuvres où je peux, dans des dépôts un peu partout dans le monde, et notamment chez des artistes.» Une dispersion à haut risque: «Un galeriste new-yorkais qui gardait dans son dépôt plusieurs œuvres que j'ai achetées il y a des décennies s'est suicidé dernièrement. Je risque de tout perdre.» Il a aussi le regret d'avoir laissé filer quelques perles: «Il m'est arrivé de vendre des pièces d'artistes très connus comme Bernard Venet ou Erro par erreur, pour en acquérir d'autres d'artistes émergents, pendant les années 80 et 90.»

Plus que les œuvres elles-mêmes, c'est le lien avec l'artiste qui se révèle déterminant pour David Brolliet. «Je ne peux pas acheter sans échanger avec l'artiste et apprendre à le connaître. Il m'est arrivé d'avoir des coups de cœur sans acquérir l'œuvre parce que je ne suis pas d'accord avec le comportement de l'artiste ou que je ne l'aime pas.» Fier de ses acquisitions, il ne manque pas de nous mentionner l'exposition de la Fondation Fernet Branca en Alsace, qui montre jusqu'au 30 septembre une partie de sa collection.



Coup de cœur

C'est à la Biennale de Dakar, il y a deux ans, que David Brolliet s'est découvert une passion pour les artistes contemporains africains. STEEVE IUNCKER-GOMEZ



Un skateboard tapissé pour libérer la femme afghane

● Chaussé de ses gants blancs, David Brolliet nous conte les histoires de deux objets exposés dans son salon: «Ce skateboard de Mounir Fatmi, artiste marocain, est recouvert de morceaux de tapis de prière et comporte un message politique: en Afghanistan, les femmes ne peuvent pas utiliser de vélo - poser leur séant sur une selle n'est pas conforme à la tradition religieuse. Alors les femmes se sont mises à faire du skateboard pour se déplacer et les hommes sont fous de rage parce qu'ils

ne peuvent rien dire, puisqu'il n'est écrit nulle part dans le Coran qu'une femme ne peut pas se déplacer en skateboard. C'est donc devenu un objet de liberté, célébré par le génie de Mounir Fatmi. Comme l'artiste est musulman, il peut se permettre ce genre de critique de l'extrémisme religieux, là où une autre personne aurait été accusée de racisme ou de xénophobie. Aujourd'hui, Mounir Fatmi est devenu un artiste très connu, mais j'en avais entendu parler il y a déjà

très longtemps par Barbara Polla (ndlr: galeriste genevoise).»

David Brolliet caresse le même espoir de célébrité pour son récent coup de cœur Fally Senn Sow, artiste sénégalais confidentiel, qu'il a rencontré à la Biennale de Dakar il y a deux ans. «Fally Senn Sow peint sur le verre, à l'instar d'artistes médiévaux. Il y colle également des petits bouts de papiers trouvés dans la rue. Ses sujets de prédilection sont l'illustration de la vie quotidienne de ses compatriotes et

les personnages importants dans la société. Ce tableau représente un griot, qui est à la fois un chanteur, un conteur, un poète qui vit grâce aux dons des uns et des autres. Il a un rôle de célébrant dans les cérémonies et les événements marquants. C'est la bouche grande ouverte du griot qui est à l'honneur ici, d'où sortent ses mots, ses notes et sa sagesse. J'essayerai de trouver une galerie en Europe pour l'exposer, Fally Senn Sow fait un travail qui mérite d'être soutenu.» **MARG.**

24 **La der**

Tribune de Genève | Mercredi 18 juillet 2018

Passion: collection (3/6)

«Ce n'est pas un TOC,
mais c'est difficile à gérer»